

1902

Ex lib. Com. photo. Michorovi

OEUVRES COMPLÈTES

DE

MONTESQUIEU.

TOME CINQUIÈME.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION

*Contenant toutes ses oeuvres posthumes et les notes
d'Helvétius sur une partie de l'Esprit des lois.*

TOME CINQUIÈME.

A B A S L E,
chez J. D E C K E R, Imprimeur - Libraire.

1 7 9 9.

LETTRES PERSANES.

LETTRE I.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

À Ispahan.

NOUS n'avons séjourné qu'un jour à Com ; lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes, nous nous remîmes en chemin ; et hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournurai quelque temps. Adieu, mon cher Roustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois tu as un ami fidèle.

De Tauris, le 15 de la lune
de Saphar 1711.

L E T T R E II.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR.

À son serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon coeur, il se repose et jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice et la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes , et leur obéis. Tu exécutes aveuglement toutes leurs volontés, et leur fais exécuter de même les lois du serrail ; tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils ; tu te soumets avec respect et avec crainte à leurs ordres légitimes ; tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des lois de la pudeur et de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes

esclaves , pour te mettre en cette place et te confier les délices de mon coeur. Tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais leur en même-temps sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocents ; trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique , les danses , les boissons délicieuses ; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne , tu peux les y mener ; mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté , qui est l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris , le 18 de la lune
de Saphar 1711.

L E T T R E III.

ZACHIA USBEK.

À Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière et quitter nos litières , nous nous mêmes , selon la coutume , dans des boîtes ; deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules , et nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan, dans ces lieux qui, me rappelant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes désirs avec une nouvelle violence? J'errois d'appartements en appartements, te cherchant toujours et ne te trouvant jamais, mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes: chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté. Nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornemens: tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emportées l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage; il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long-temps errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura long-temps sans se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut: nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets: tu nous fis passer en un

instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandements, et une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton coeur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, et je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde ; tout ce qui nous entourait ne fut plus digne de nous occuper. Plût-au-ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que , si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité. . . . Mais où suis-je ! où m'emmène ce vain récit ! C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ! Hélas ! tu ne sais pas même ce que tu perds ! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ! mes larmes coulent, et tu n'en jouis pas ! il semble que l'amour respire dans le serrail, et ton insensibilité t'en éloigne sans cesse ! Ah ! mon cher Usbek, si tu savois être heureux !

Du serrail de Fatmé, le 21 de la lune
de Maharran 1711.

L E T T R E I V.

Z É P H I S A U S B E K.

À Erzeron.

ENFIN ce monstre noir a résolu de me désespérer. Il veut à toute force m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection, et dont les adroites mains portent par-tout les ornements et les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse, il veut encore qu'elle soit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance; et parce qu'il s'ennuie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses que je ne sais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse! ma retraite ni ma vertu ne sauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagants: un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton coeur, et il faut que je m'y défende! Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusqu'à des justifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien, et, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du serrail de Fatmé, le 29 de la lune
de Maharran 1711.

L E T T R E V.

R U S T A N A U S B E K.

À Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit, les autres à quelque chagrin: tes amis seuls te défendent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parents, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mère de Rica est inconsolable; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais: mais je ne saurois te pardonner ton absence; et, quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon coeur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la lune
de Rebiab, 1, 1711.

L E T T R E V I.

U S B E K A S O N A M I N E S S I R.

À Ispahan.

Aune journée d'Érivan, nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes

à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir ; j'ai senti une douleur secrète quand j'ai perdu la Perse de vue, et que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est réveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, et m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon coeur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime ; je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de désirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour et l'ai détruit par lui-même ; mais de la froideur même il sort une jalousie secrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté si mes esclaves étoient fidèles : que sera-ce s'ils ne le sont pas ! Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remède ; c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets : et qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je

pas mille fois mieux une obscure impunité qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton coeur tous mes chagrins, mon cher Nessim ; c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10 de la lune
de Rebiab, 2, 1711.

L E T T R E V I I.

F A T M É A U S B E K.

À Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; et, dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le serrail comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras, qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse, libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme : tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise ^a ; car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux dont la moindre imperfection est de n'être

^a Les femmes persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes turques et les femmes indiennes.

point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérites d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vue de personne, et que les ornements dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce temps heureux où tu venois dans mes bras; un songe flatteur qui me séduit me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses désirs comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil: je te cherche à mes côtés, et il me semble que tu me fuis; enfin le feu qui me dévore dissipe

lui-même ces enchantements et rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée... Tu ne le croirois pas, Usbek; il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des désirs si violents, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs et dans la fureur d'une passion irritée; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre! ornement inutile d'un serrail, gardée pour l'honneur et non pas pour le bonheur de son époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire: vous nous traitez comme si nous étions insensibles, et vous seriez bien fâchés que nous le fussions: vous croyez que nos désirs, si long-temps mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame est toute pleine de toi; et ton absence, bien loin de te

faire oublier, animeroit mon amour s'il pouvoit devenir plus violent.

Du serrail d'Ispahan, le 12 de la
lune de Rebiab, 1, 1711.

L E T T R E V I I I.

U S B E K A S O N A M I R U S T A N.

A Ispahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis pas mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse: je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point; je formai un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. je portai la vérité jusqu'au pied du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu; je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même temps les adorateurs et l'idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les